



N°156

Avril 2020

ENSEMBLE

BULLETIN DES SOCIALISTES DE RUEIL-MALMAISON

Consultez aussi le blog de la Section : <http://www.ps-rueil.fr/>

Sommaire

Editorial : Jean-Pierre Favennec

La Vie à Rueil-Malmaison

Tribunes Libres

Apprendre de la crise.

Olivier Bensaude

Le Monde d'après.

Jean-Pierre Favennec

Regard d'un confiné sur les municipales.

Michel Simonnet

Guerre et Paix avec le coronavirus.

Bernadette Bensaude-Vincent

Science, pouvoir et opinions face à la pandémie. Bernadette Bensaude-Vincent

Note sur les résultats des municipales :

Lucila Jallade

Si vous souhaitez partager vos réflexions avec les camarades de la Section en écrivant dans « ENSEMBLE », **N'HESITEZ PAS** : envoyez vos contributions à Jean-Pierre Favennec (jpfavennec@yahoo.fr) et à Olivier Bensaude (bensaude@yahoo.com) Les illustrations sont bienvenues.

EDITORIAL

Où en sommes nous ?

jpfavennec@yahoo.fr



Dans le précédent Ensemble, en Janvier je vous souhaitais une bonne année et notre attention était entièrement focalisée sur les municipales. Nul n'imaginait alors que la crise du CoronaVirus allait

bouleverser notre existence.

La crise sanitaire est violente. Nous dépassons aujourd'hui les 20 000 morts en France et ce chiffre va largement augmenter. Je ne dirai pas que nous avons connu d'autres crises sanitaires avec des conséquences similaires en termes de décès. Ce qui était encore « acceptable » il y a 50 ans ne l'est plus. Le risque « zéro » est devenu la préoccupation de tous.

Ce qui est tout aussi préoccupant est la violence de la crise économique. Jamais le monde, depuis que nous suivons et mesurons l'activité économique n'a connu une telle crise. 10 millions de chômeurs en France, des dizaines de millions aux Etats Unis. L'économie s'effondre, la baisse d'activité dépassera 10 % sur l'année peut être bien davantage. Je vois ce soir que le prix du pétrole est négatif. On paie les consommateurs pour qu'ils prennent du pétrole!. Cela tient au fait que les capacités de stockage sont saturées et qu'il est difficile et coûteux d'arrêter une

production. Mais l'événement est spectaculaire

Deux tribunes libres vous donneront quelques éléments de réflexion sur la crise actuelle

Les municipales sont passées au second plan. Les résultats de la liste à laquelle nous participions ne sont pas bons. Avec 21 % des voix nous sommes derrière la liste de Patrick Ollier et derrière celle de François Jeanmaire. La campagne a été bonne avec un bon programme mais le réflexe légitimiste a joué et l'arrivée in extremis de la liste Lazrag nous a certainement coûté des voix.

Nul ne sait quand aura lieu le second tour. Nous ne savons pas si l'ensemble des élections, là où il doit y avoir second tour, ne sera pas à refaire. N'hésitez pas à nous faire part de vos réflexions à ce sujet

Notre Parti a bien résisté lors de ces municipales. Les prises de position d'Olivier Faure sont équilibrées face à un gouvernement qui navigue à vue et face à une opposition d'extrême gauche souvent excessive. Participez à l'effort de réflexion lancé par le PS.

Amitiés

Jean-Pierre

CALENDRIER de la SECTION

Prochaine réunion de CA : Lundi 27 Avril à 17h30 par Skype ou 18h par ZOOM

Prochaine AG de section : Lundi 4 Mai à 17h30 par Skype puis 18h par ZOOM

Prochain Ensemble : Au plus vite

TRIBUNES LIBRES

Apprendre de la crise

Olivier Bensaude

bensaude@yahoo.com

Que peut-il y avoir de positif dans la crise cataclysmique provoquée par le COVID-19 ? Une telle question est provocatrice dans la mesure où des centaines de milliers d'humains vont y perdre la vie, des milliards d'autres en souffriront des conséquences économiques et que l'on s'attend au retour de terribles famines.

Soudainement, on découvre la Science et ses balbutiements. Des millions de français subissent jour après jour un cours de biologie, un cours d'économie, de sociologie en accéléré. Qu'est-ce qu'un virus, un test PCR, la sérologie, les réactions immunitaires, les cytokines... ? L'interdépendance des métiers, des industries, de la logistique, de la production de nourriture. Décrire un virus, une technique, un métier ... , ne posent que des problèmes de pédagogie, de mots savants qu'il faut expliquer. On est sur un « savoir » sûr de lui-même, que le public apprend à force d'en entendre parler à la radio, à la télévision ou dans les journaux.

Seulement, les choses se compliquent s'il s'agit de décrire une maladie. On découvre combien la maladie est une affaire complexe. Lorsque la maladie est nouvelle, on réalise ce que veut dire ne pas tout comprendre. Les discussions sur le nombre de personnes infectées, sur le nombre de morts dans un pays donné montrent combien une mesure qui paraît simple à première vue, est en réalité complexe. On assiste en accéléré et en direct au progrès de la compréhension d'un phénomène par des scientifiques, ces progrès sont balbutiants, contradictoires, mais petit à petit une représentation cohérente émerge du bruit confus de myriades d'informations et de controverses. On peut être confiant, au vu des efforts considérables jetés dans la bataille, nous allons peu à peu dompter cette maladie.

En quelques mois, le public assiste comme en Science, à l'émergence d'une question puis à sa résolution progressive mais partielle. Chaque avancée génère de nouvelles interrogations.

Il est une méthode assez courante en Science que de « frapper » le système que l'on étudie. On observe comment les fourmis reconstruisent leur fourmière dérangée par un coup de pied, comment un objet reprend sa forme après un choc. De fait ce type d'expérimentation nous renseigne sur l'objet où le système tel qu'il est « à l'équilibre ». Aujourd'hui, l'objet c'est notre monde globalisé, le choc c'est le COVID-19. On découvre quels sont les métiers essentiels à chaque instant, on réalise suivant les métiers la variabilité des dommages causés par une interruption d'activité. Cette prise de conscience à tous les niveaux pourrait être utilisée à réorganiser le fonctionnement de notre société. Déjà, on observe l'amplification de phénomènes qui ont précédé la crise. Le télétravail, les achats en ligne s'imposent à un niveau tel qu'il fait peu de doute qu'ils perdureront après la crise. De même, qu'il est probable que bien des commerces concurrencés par l'informatique vont continuer à périliter. Comment évoluera le tourisme? Des centaines de millions d'humains continueront-ils à parcourir la planète pendant leurs vacances? S'ils ne le font plus ce sera bien pour la production de CO2 mais pas pour le développement de bien de "pays du Sud".

Créer un chaos temporaire, est une méthode managériale parfois utilisée pour réformer une entreprise. Pourrons-nous profiter du chaos créé par le virus pour réformer la société ? La difficulté majeure réside dans l'interdépendance entre les pays. Or, si on peut espérer que par le jeu des représentations politiques, on puisse atteindre un relatif consensus ou du moins une majorité politique en faveur d'une réforme donnée. Il est peu probable que ce consensus sorte des frontières nationales et encore moins du continent. Comme tous les pays sont frappés directement ou indirectement par cette pandémie, une réforme des relations entre les peuples en sortira.

De mon point de vue, il faut avoir des objectifs ciblés à la mesure de notre souveraineté municipale, régionale ou nationale. Mais plus que jamais nous devons déléguer une part de souveraineté à la construction européenne. Ce n'est que dans une Europe où la France ne « pèse » qu'un cinquième des habitants qu'il sera possible de résister aux mastodontes chinois et américains, ainsi qu'aux autres tigres qui nous entourent. Cela signifie que nous devons faire des compromis.

Le monde d'après

Jean-Pierre Favennec

Grand jeu en ces temps difficiles de coronavirus responsable du COVID-19 : comment allons-nous sortir de la crise ?

Pourquoi cette pandémie ?

La première question est le pourquoi de cette pandémie. Les raisons sont sans doute très nombreuses. Pour l'instant elles sont mal connues (transmission par des animaux à l'origine, capacité du virus à se répandre rapidement ensuite). Beaucoup

mettent en cause la pollution de notre planète, la dégradation de notre environnement. C'est sans doute vrai mais je répondrai que la situation sanitaire du monde est sans doute meilleure qu'elle ne l'a jamais été, que l'espérance de vie, même si elle régresse dans certains pays du fait en particulier de mauvaises habitudes alimentaires, est très élevée par rapport à ce qu'elle était et cela est dû à

l'hygiène et dans une moindre mesure aux progrès de la médecine.

Une autre raison, qui tient fait partie à mon avis d'un environnement qui favorise la pandémie : la démographie : nous serons très bientôt 8 milliards d'habitants sur cette planète et probablement 9 à 10 milliards dans 20 à 30 ans. Nous étions 1 milliard en 1900, à peine 3 milliards en 1945. De 1960 à 2020 la population de nombreux pays africains a été multipliée par 5. Compensation du déficit de population entraîné par la traite négrière au 17^{ème} et au 18^{ème} siècle. Peut-être. Question : sans être un écolo fanatique, la planète peut-elle supporter une telle population (on remarquera bien sûr au passage qu'un milliard d'individus – européens, américains et quelques asiatiques - il y a peu, en 2000, consommaient, polluaient largement autant que les 5 ou 6 milliards « pauvres »).

Cette croissance démographique se produit dans les régions les plus pauvres : Inde, Afrique subsaharienne. Pour l'instant ce ne sont pas les régions où l'on déplore le plus de décès. Mais la pandémie prive de ressources minimales les plus démunis. Dans ces régions beaucoup achètent le soir leur nourriture avec leur maigre gain du jour. J'ai été frappé par les colonnes d'indiens fuyant à pied la capitale faute de ressources et devant marcher des dizaines de kilomètres pour rentrer chez eux.

Aussi longtemps que les inégalités croîtront, notre monde ne retrouvera pas un équilibre. Henry Ford se vantait de donner à ses employés un salaire leur permettant d'acheter ses voitures et son salaire ne dépassait pas 20 fois celui de ses ouvriers. Dans les années 1980, Jacques Calvet, patron de PSA (il est mort ce 10 Avril) limitait à 40 SMIC son revenu. Aujourd'hui son successeur gagne 10 fois plus sans parler des revenus vertigineux des stars, des sportifs de haut niveau, des grands patrons. Nous avons, y compris en France, une large fraction de

la population très pauvre. Exemple extrême plus loin de nous : les immigrés venant du sous-continent indien qui au Qatar construisent les terrains de foot de la prochaine coupe du monde. En temps ordinaire, leurs conditions de travail conduisent à des morts nombreuses et violentes. Par des temps de coronavirus ils sont au mieux confinés dans des conditions inacceptables, au pire renvoyés chez eux sans ressources

Il n'y a sans doute pas de lien direct entre la pandémie, la croissance démographique et l'augmentation des inégalités. Mais il faut y réfléchir.

Cette pandémie, est-ce une nouveauté ?

Les chiffres chinois ont sans doute été trompeurs – il y a sans doute eu beaucoup plus de 3000 morts en Chine et cette dissimulation de l'ampleur du désastre humanitaire sera à mettre au débit du régime chinois. Les chiffres dans certains pays occidentaux sont impressionnants mais au 13^{ème} siècle la peste tuait 30 à 40 % de la population dans certaines villes (Marseille) et la grippe espagnole vers 1919 a fait plus de morts que la seconde guerre mondiale (chiffres mal définis, entre 20 et plus de 50 millions de morts. La grippe asiatique au début des années 60, la grippe de Hong Kong en 1968 ont fait des millions de morts (plus de 30 000 morts en France pour la grippe de Hong Kong)

La pandémie actuelle provoquera sans doute des centaines de milliers de morts. Mais les progrès de la médecine et de l'hygiène en ont largement réduit l'impact.

Combien de temps ?

Nul ne sait combien de temps la pandémie durera. Certains parlent de mois, voire d'années, ce qui est peu probable car traitements et vaccins seront disponibles mais plusieurs mois sont sans doute nécessaires pour leur mise au point.

Le dilemme

Le dilemme actuel est simple : réduire le nombre de morts en limitant les dégâts pour l'économie. Dans un premier temps priorité a été donné à la sauvegarde de vies humaines. La population n'aurait pas supporté une autre décision. On voit déjà les violentes critiques, plus ou moins justifiées, qui remontent de partout et qui accusent le gouvernement de ne pas avoir fait son travail. Mais avec une chute du PIB de 5 à 10 %, qui pourrait encore s'aggraver, et que l'on n'a jamais vue à l'époque moderne, les gouvernements s'inquiètent légitimement. En France ce sont des millions de personnes qui perdent tout ou partie de leurs revenus. Le gouvernement s'engage à compenser. C'est nécessaire pour éviter un effondrement de l'économie. Il faut injecter de l'argent pour que les gens – chômeurs, sans activité – continuent à consommer et fassent tourner la machine économique. D'où viendra l'argent ? D'emprunts auprès d'organismes variés, de banques, et in fine en Europe par exemple de la Banque Centrale Européenne. Cette injection d'argent créera-t-elle une inflation insupportable ? Peu probable. La dette devra-t-elle être remboursée ? Sans doute et c'est une nouvelle charge que nous laissons à nos descendants sauf à annuler cette dette.

Le monde d'après

Il y aura sans doute deux étapes :

-Une étape où il faudra surtout reconstruire, sur un modèle proche de l'avant crise. On ne change pas d'un revers de main le fonctionnement et les objectifs des usines, des administrations. On va continuer à produire des voitures, des avions, des bateaux qui ne seront pas tous électriques et qui continueront à émettre des gaz à effet de serre. On va continuer à construire des bâtiments qui consommeront du ciment, donc de l'énergie et qui émettront sans doute

lorsqu'ils seront occupés– au moins un peu – de gaz à effet de serre. Il faudra également produire et transporter une alimentation qui ne pourra pas être immédiatement issue de la culture hydroponique.

- Dans un deuxième temps on pourra s'interroger en profondeur sur nos modes de production, de transport, d'alimentation. Cela prendra du temps.

- On s'extasie à juste titre sur la diminution de la pollution, sur la pureté de l'atmosphère (normal la consommation d'essence et de gazole en France a diminué de près de 80 % ces derniers jours), sur le retour des orques au large de Marseille. La poursuite d'une telle situation réglerait sans doute le problème des gaz à effet de serre et peut être celui du changement climatique. Mais la prolongation de la situation actuelle sur une longue période est sans doute illusoire. Il faut vivre, se nourrir et pour cela travailler, se déplacer.

- Certes beaucoup peut être fait : réduire les transports maritimes en rapprochant producteurs et consommateurs, en relocalisant certaines productions. Réorganiser progressivement logement et transport local. Mais immédiatement les dilemmes resurgissent : faut-il construire des tours pour limiter l'emprise au sol des logements et éviter le « mitage » des territoires et préserver la biodiversité menacée par les habitats pavillonnaires ? Mais cela signifie une densification de la population donc une facilitation de la propagation des virus.

Beaucoup de difficultés donc. Et sans doute surtout la nécessité de changer profondément nos modes de vie. Cela veut peut-être dire des régimes plus autoritaires Santé ou emploi ? démocratie ou contrainte ? L'avenir s'annonce complexe.

Regard d'un confiné sur les municipales

Michel Simonnet
michel_simonnet@yahoo.fr

Étrange campagne ! Après l'élan du premier tour des élections du 15 mars elle s'est arrêtée nette le 16 mars. Ce fut une belle campagne et brutalement en quelques jours les enjeux, la situation sanitaire, sociale et politique a complètement changé ! Quel retournement !

Avec le rassemblement de toute la gauche, tous les espoirs de victoire étaient permis et les premières réunions étaient euphoriques. Un peu boy scout avec beaucoup de bonne volonté ! . Pour moi, c'était, avec le PCF, la possibilité d'une ouverture vers d'autres populations moins bourgeoises (CSP+) que celles du PS.

De manière surprenante (toujours selon moi) l'homogénéité sociale de l'UCES s'est révélée assez grande. Blanche essentiellement, ayant un travail en CDI et souvent fonctionnaire, cultivée et engagée à gauche, une certaine idée de la gauche. J'imaginai qu'il serait possible de travailler sur des sujets comme le chômage et j'avais invité des personnes en chômage dans un groupe travail. Elles sont venues une seule fois et ne sont pas revenues car l'écart est trop grand entre des personnes qui n'ont jamais connu le chômage et qui donnent des conseils sans vraiment connaître la situation quitte à être blessants involontairement !

C'est une des difficultés majeures de la politique de parler pour les autres qu'on ne connaît pas. Pensons aux personnes défavorisées qui se cachent et ne veulent pas être des « cassos ». Seuls le CCAS et les associations comme Le Secours Catholique, La Conférence St Vincent, le Secours Populaire approchent les personnes fragiles. Oui, la bonne volonté ne suffit pas.

Le principe des « réunions citoyennes » m'enchantait et me paraissait une formidable formule pour construire le programme. Au début avec plus de 50 personnes présentes je pensais que ce serait un succès. Mais progressivement la belle mécanique s'est grippée et nous n'avons pas évité l'effet « TLM » (Toujours Les Mêmes), risque évoqué par Jo SPIEGEL.

Une anecdote un peu révélatrice m'a marqué. A ma table lors de la première réunion, je me souviens d'un jeune architecte rueillois assez tonique avec de nombreuses propositions intéressantes, un vrai écolo. Quand il a découvert en cours de réunion aux propos des participants qu'il allait travailler pour une équipe municipale étiquetée de gauche avec le PCF et LFI, il a soudainement éclaté de colère ! Il avait été trompé ! Sa démarche était uniquement écologique. Je ne comprends toujours pas ce qui n'a pas marché avec ces réunions citoyennes !

Le résultat de 21% est décevant. Certes la participation fut faible, la liste surprise Facebook Lazrag avec 7% des voix a capté les voix des jeunes en un mois et uniquement sur Facebook. Pour ma part, j'hésite entre deux explications. La première serait que le programme pencherait trop à gauche, ce qui serait amendable. La seconde serait que la présence du PS, du PCF, de LFI, de Générations serait un repoussoir et ruinerait l'hypothèse de la relative étanchéité entre le niveau local et national. Et maintenant avec le confinement, les anciennes priorités politiques ne sont plus de mises et sont changées au niveau national comme au niveau local. L'urgence règne à tous les étages.

Certes les gouvernements de Sarkozy et Hollande portent de lourdes responsabilités dans cette crise et en particulier le PS avec les écologistes au pouvoir avec Hollande. Pour nos partenaires n'ayant jamais participé à un gouvernement, ils seraient innocents. Mais leurs représentants à l'Assemblée Nationale et au Sénat n'ont rien dit, rien proposé et selon moi, ils sont responsables également. Voici une des principales différences entre partis de gouvernement et partis « radicaux ».

Maintenant, dans une situation floue et largement incompréhensible, l'électeur votera pour un homme capable de faire face aux imprévus. Comment imaginer qu'un quelconque programme électoral puisse prévoir l'imprévu ? Ce besoin de protection devient premier et passe avant tout par la confiance en un homme jugé capable et efficace. La question du programme devient secondaire. La vie politique doit s'adapter à cette incertitude sanitaire qui va planer jusqu'à l'arrivée du vaccin.

Guerre et Paix avec le coronavirus

Bernadette Bensaude-Vincent

bensaudevincent@gmail.com

Le 16 mars le président de la République annonce aux Français des mesures de confinement dues à la propagation de l'épidémie de coronavirus Covid-19 en martelant sur un ton grave et solennel cette formule : « nous sommes en guerre ». L'appel à l'unité nationale, la mobilisation des services de santé, de l'armée et l'état d'urgence justifient certes ce vocabulaire martial. Le scénario ressemble effectivement à l'état d'exception instauré en temps de guerre, avec des mesures contraignantes qui affectent l'ensemble de la population.

Drôle de guerre

Drôle de guerre en vérité, car on ne voit pas bien qui est l'ennemi, surtout quand Bruno Le Maire déclare à son tour « nous sommes en guerre économique » (France-Inter jeudi 19 mars). Preuve que les métaphores, comme les virus, contaminent et colonisent nos esprits.

Certes la métaphore guerrière est depuis longtemps à l'honneur dans le monde médical. Elle remonte au XVI^e siècle à l'époque où la médecine initiée par Paracelse – souvent nommée iatrochimie (médecine chimique)- a concurrencé

l'ancienne tradition galénique (1). Contrairement à la vision holiste de la maladie comme l'expression d'un déséquilibre des humeurs, la maladie est vue comme intervention d'un agent étranger sur l'organisme, qui infecte un organe particulier et que l'on peut éradiquer à l'aide d'une substance chimique spécifique. Cette conception de la maladie présuppose une nette distinction entre le dedans et le dehors, le soi et le non-soi qui s'applique de manière privilégiée au système immunitaire. D'où les descriptions très pédagogiques des défenses immunitaires comme une armée de soldats en lutte pour résister aux attaques de microbes. La médecine du XX^e siècle, marquée par la découverte, puis l'utilisation massive des antibiotiques est l'âge d'or de cette médecine guerrière qui culmine avec le fameux slogan de

¹ Debus, A. G. (1993). Paracelsus and the Medical Revolution of the Renaissance; A 500th Anniversary Celebration. (In A. G. Debus (Ed.), Paracelsus, Five Hundred Years; Three American Exhibits (p. 3). Washington, DC: National Library of Medicine).

« war on cancer » lancé par Richard Nixon en 1971.

La métaphore guerrière revient en force dans le discours du Président de la République et remplit visiblement la fonction d'ordre de mobilisation. Elle est si familière qu'elle semble aller de soi, et convenir parfaitement à la situation d'exception, même si elle suscite parfois l'angoisse chez les personnes âgées. En réalité, si cette métaphore guerrière traduit notre expérience vécue c'est avant tout parce qu'elle structure la réalité. Les études de linguistique cognitive montrent à quel point les métaphores fonctionnent comme un moule qui façonne notre expérience: elles filtrent nos perceptions et construisent nos représentations mentales à travers le langage verbal comme à travers les images ou les icônes (2). A la fois révélatrices et performatives, les métaphores ont le pouvoir de façonner ce qu'elles disent. Bien plus que de simples figures rhétoriques, elles constituent des visions du monde. C'est précisément parce qu'elles ont un tel pouvoir qu'elles appellent un examen critique.

« On est en guerre » soit, mais de quelle guerre s'agit-il au juste ? Qui est l'ennemi ? L'intrus, le virus ? La découverte des antibiotiques a été célébrée comme l'une des plus grandes avancées de l'humanité. Et ce fut en effet une grande victoire. Mais aujourd'hui la résistance aux antibiotiques est problème majeur de santé publique qui alimente le catastrophisme ambiant. L'Organisation Mondiale de la Santé considère la résistance aux antibiotiques comme une « bombe à retardement ». Les virus, plus encore que les microbes, sont des bombes et nos armes pour les combattre ont une

² John L. Austin, *How to Do Things with Words*. Oxford: Clarendon Press, 1962. George Lakoff, M. Johnson, *Metaphors we live by*. Chicago: University of Chicago Press, 1980.

efficacité toujours limitée dans le temps. Car les virus s'adaptent et en quelques années deviennent résistants aux molécules actives qui permettent de les stopper. Si bien que chaque victoire dans la recherche d'un antiviral ou d'un vaccin est éphémère.

Si dans la pandémie actuelle on prétend se battre pas contre le coronavirus, la guerre est perdue d'avance. Dès le début de la pandémie, on savait au vu des modélisations des scénarios de décision par l'équipe d'épidémiologistes britanniques dirigée par Neil Ferguson, que l'épidémie ne cessera que lorsque le virus aura contaminé plus de la moitié, environ 60% de la population. Le pic de l'épidémie engendre une immunité globale (3). Rien ne peut résister au virus. Il déroule sa propre ligne de vie - si tant est qu'il peut être considéré comme un vivant – qui passe par la contamination de la population humaine. Le parasite prospère tant qu'il trouve des hôtes disponibles. C'est une trajectoire inexorable qui, du fait de la globalisation, croise celle des milliards d'individus humains qui lui servent d'hôtellerie.

Comme on ne peut arrêter la trajectoire du virus en l'absence de vaccin, on n'a d'autre solution que d'adapter nos propres lignes de vie. On peut se préparer à des épidémies, comme l'ont fait certains pays asiatiques, en utilisant ce que Frédéric Keck nomme les 3 S (sentinelles, simulations, stocks) (4). Les organismes

³ <https://www.imperial.ac.uk/media/imperial-college/medicine/sph/ide/gida-fellowships/Imperial-College-COVID19-NPI-modelling-16-03-2020.pdf> ; accédé le 24 mars 2020

⁴ Frédéric Keck, *Les Sentinelles des pandémies. Chasseurs de virus et observateurs d'oiseaux aux frontières de la Chine*, Paris, Zones sensibles, à paraître. voir « Les chauves-souris et les pangolins se révoltent », *Médiapart* 20 mars 2020

sentinelles donnant l'alerte sur la présence d'un virus permettent d'agir en tout début, les simulations d'épidémie préparent les hôpitaux et autres infrastructures à une crise sanitaire et les stocks de tests et de masques permettent de dépister puis de limiter la propagation.

A défaut de préparation, la France a choisi d'instaurer des mesures de confinement de la population visant à ralentir la propagation du virus. Au lieu de jouer sur l'acquisition d'une immunité grégaire grâce à la croissance exponentielle du nombre de personnes infectées comme dans le scénario laisser-faire, on tente de limiter le nombre de ce nombre pour que le virus se transmette à une seule autre personne ($R_0=1$) au lieu de deux ou trois personnes ($R_0=2,5$) sans confinement. Limiter nos échanges, réduire les contacts, confiner la population, limiter les prises offertes au virus, suspendre le train de vie quotidien permet donc de ménager une forme de cohabitation avec le virus.

Mais cette stratégie n'est pas un acte de guerre, fût-ce d'une guerre défensive. C'est plutôt un geste de diplomatie, visant à concilier la propagation du virus avec nos infrastructures de santé. Car on n'a pas le choix : il faut composer avec le virus, trouver un arrangement pour faire monde avec lui. Si guerre il y a, c'est un conflit de temporalités : la croissance exponentielle du nombre de personnes contaminées par le virus heurte de front nos rêves de croissance économique. La seule option est de ralentir notre propre rythme pour ralentir le virus.

Une épiphanie

Le déphasage est cruel: voici un intrus qui vient défier le jeu démocratique parce qu'il accroît sa virulence juste au moment des élections ; qui se permet de paralyser le libre jeu du marché en fermant les bourses ; qui interrompt brutalement le temps long de l'apprentissage en fermant les écoles et universités, bloquant les examens et les concours. L'interférence de ces lignes de vie incompatibles

bouleverse les fragiles équilibres de nos modes d'être au monde.

La crise sanitaire est une épiphanie : le virus, tel une divinité païenne, apporte la révélation soudaine que la globalisation n'est pas soutenable, que la tyrannie de l'économie spéculative n'est qu'une bulle dans laquelle on nous enferme depuis quelques décennies, que la santé n'a pas de prix. Tout bascule. Les promesses actuelles du gouvernement sur un Etat Providence prenant en charge les dommages sont aussi irréalistes que révélatrices d'une inversion soudaine de l'échelle des valeurs et des priorités. « Vulnérables », ce mot est sur toutes les lèvres et circule comme le virus. Le sentiment de fragilité voire d'impuissance nous accable. La pandémie mondiale dévoile brutalement les limites de l'idéal moderne de maîtrise de la nature qui nous faisait croire qu'on pouvait s'affranchir des contraintes matérielles, et poursuivre nos objectifs de croissance à tout prix.

Maladie typique de l'Anthropocène, c'est-à-dire d'une époque où l'humanité est devenue une force géologique planétaire, comme l'explique Philippe Sansonetti cette pandémie mondiale révèle soudain une face cachée du mirage d'un monde hyperconnecté où l'on peut vivre en temps réel avec le monde entier (5). Car la carte de propagation du virus se superpose exactement à celle des transports aériens. Elle révèle pareillement la face sombre du « fantasme d'un monde à disposition sans frais », où l'on peut impunément piller les ressources naturelles, abattre les forêts, consommer des animaux sauvages ou domestiques, éliminer des espèces.

⁵ Philippe Sansonetti, « Covid-19, chronique d'une émergence annoncée », *La vie des idées*, 19 mars 2020.

Le choc de boomerang est rude. La lente violence (6) des lois du marché de l'économie néolibérale, qui depuis quatre décennies accroît les inégalités sociales et multiplie les disparités nationales, fait place à un déchaînement de violence qui terrasse les populations humaines.

Une blessure narcissique

Cet effet de révélation, de prise de conscience que ni les prévisions alarmistes du GIEC, ni les COP 21, 22... 25, ni les marcheurs pour le climat n'ont réussi à produire, un simple virus inconnu au bataillon des grands fléaux potentiels, semble l'avoir provoqué en quelques semaines, grâce à sa vitesse de propagation. Aux trois célèbres blessures narcissiques de l'humanité que signalait Freud, il faut ajouter une quatrième blessure qui vient atteint l'anthropocentrisme cher à notre culture (7). Mais alors que les trois premières blessures étaient infligées par les découvertes d'éminents savants – Copernic : la terre n'est pas le centre de l'univers ; Darwin : l'espèce humaine n'est qu'une espèce animale parmi d'autres ; Freud : l'homme n'est pas maître des pulsions issues de son inconscient – la blessure du XXI^e siècle est infligée par un virus, un vulgaire

⁶ Cette expression inspirée du concept de « violence structurelle » forgé par J. Galtung (« Violence, peace, and peace research ». *Journal of Peace Research* 6 (3) (1969:167–91) à propos des inégalités sociales) est repris par Rob Nixon pour qualifier la violence de la pollution en particulier dans les pays pauvres où atterrissent les déchets des pays riches. Il la définit comme « une violence à action destructive différée, dispersée dans le temps et dans l'espace, une violence d'usure qui n'a rien de la violence typique » (p. 2)

⁷ Freud S. « Une difficulté de la psychanalyse » (1917). In : *Œuvres complètes - Psychanalyse vol. XV*. Paris : PUF; 1996. p. 43-51. Rappelons que la première

parasite doté de 15 gènes à peine, soit 2000 fois moins que notre lot (8).

L'humiliation est plus forte et semble propre à donner un coup d'arrêt aux prétentions de domination du monde qui ont marqué l'époque moderne et encouragé la croyance en un progrès indéfini permettant aux humains de s'émanciper toujours davantage des contraintes naturelles, grâce aux techniques. Maîtrise de l'espace grâce aux transports, maîtrise du temps grâce aux technologies de la communication, on finissait par croire à la possibilité de vivre à l'écart de la nature, dans une bulle de culture peuplée d'écrans et d'objets communicants. Et même quand il est devenu patent que la croissance exponentielle des innovations dans la technosphère aseptisée affecte gravement les rythmes et cycles de la biosphère, on a gardé l'espoir de trouver des solutions techniques pour remédier aux dégâts causés par les innovations technologiques des générations précédentes.

Les leçons de la fable

« Plus rien ne sera comme avant », dit-on. C'est la fable du virus qui donne une bonne leçon aux humains vaniteux. Mais en quel sens faut-il l'entendre ?

La pandémie pourrait, à première vue, donner raison aux apôtres d'une catastrophe. Car de manière aussi inexorable que la propagation du virus, la crise sanitaire entraînera une crise économique mondiale qui fera plus de victimes indirectes que le virus lui-même. Elle met aussi en place des mesures de surveillance généralisée des individus qui pourraient bien survivre à l'état d'exception, devenir normales en portant toujours plus loin les atteintes aux droits humains. En précipitant un mouvement de dé-globalisation, cette crise risque aussi d'encourager les réflexes de repli

⁸ TEK4 life, « quand un virus provoque le 'reset' du monde' »

nationaliste et individualiste. Autant de menaces qui noircissent le paysage de demain.

La crise sanitaire vient redoubler les effets de la crise énergétique et renforcer le climat d'urgence écologique qui a réveillé la peur et l'anxiété d'une fin du monde. Contrairement à l'apocalypse nucléaire, l'effondrement annoncé procède de l'ensemble de la civilisation industrielle et met en cause la course à l'innovation comme les pratiques de consommation effrénée qui alimentent l'économie capitaliste. Les militants de l'effondrement pourront décliner l'urgence au carré. La pandémie mondiale semble, en effet, accélérer la fin annoncée pour 2030 par certains collapsologues, comme Yves Cochet par exemple. Dans un ouvrage récent, *Devant l'effondrement. Essai de collapsologie*, Cochet annonce l'effondrement imminent et fulgurant de toutes les infrastructures de la civilisation destinées à satisfaire les besoins primordiaux en nourriture, eau, énergie. Il annonce des guerres, des famines, des épidémies éliminant environ la moitié des humains en l'espace d'une ou deux décennies.

Mais un autre avenir est possible si l'on consent à rebattre les cartes et changer les règles du jeu. Déjà notre expérience du temps en confinement est radicalement différente de notre du temps sous-tendu de projets à réaliser de la vie normale. Le sentiment d'accélération et de manque de temps pour réaliser toutes les tâches que l'on voudrait accomplir qui domine depuis quelques décennies, constitue un problème finement analysé par les sociologues (9). Il a précipité une vague

⁹ Nicole Aubert, *Le culte de l'urgence. La société malade du temps*, Paris, Champs essais, 2009. *La recherche du temps : individus hyperconnectés, société accélérée*, Paris, érès, 2018. Cédric Lagaudré, *L'actualité pure, essai sur le temps paralysé*, Paris, PUF, 2009. Harmut Rosa H. *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris,

des mouvements appelant au ralentissement : « slow food, slow city, slow design, slow school, slow science » (10).....

Mais par delà l'expérience subjective du temps, l'épreuve de la contagion nous oblige à faire l'expérience de la contingence, d'un temps qui ne mène nulle part, qui n'est orienté ni vers l'avenir radieux, ni vers la catastrophe. Telle est la leçon que nous livrent les microbes en général, car ces « êtres infimes » (11) ont acquis une importance très grande dans les sciences et bousculent notre rapport au temps. Depuis quelques décennies les microbes sont les acteurs clés de toutes sortes d'histoires : histoire de la Terre, histoire de la vie, de la civilisation, des empires, de la santé, des techniques ... La géologie, les sciences agricoles, la biochimie, la biologie évolutive, la génomique, le génie génétique, l'histoire et l'archéologie... dévoilent leurs capacités étonnantes.

Les microbes colonisent l'espace, ils occupent tous les milieux depuis les roches du manteau terrestre jusqu'aux fonds des océans, les déserts glaciaires, les sources chaudes, les milieux acides ou hypersalés. Rien ne les rebute, rien ne les arrête.

Colonisant l'espace, les microbes et les virus défient aussi le temps chronologique. Ils brassent toutes les échelles temporelles que notre culture s'évertue à distinguer. Ils connectent

éd la découverte, 2010. Judy Wajcman, *Pressed for Time: The Acceleration of Life in Digital Capitalism*, University of Chicago Press, 2014

¹⁰ Bernadette Bensaude-Vincent, « Slow-fast : un faux débat ? », *Natures, Sciences et Sociétés*, 22/3 (2014) : 254-261.

¹¹ Kyle Harper, *The Fate of Rome*, Princeton : Princeton University Press, 2017. Tr. fr. par Philippe Pignarre, *Comment l'Empire romain s'est effondré. Le climat, les maladies et la chute de Rome*, Paris, la découverte, 2019.

l'histoire biogéochimique et l'histoire des civilisations humaines. Indifférents à nos catégories taxonomiques ils passent d'une espèce à l'autre. Grâce à leurs capacités de symbiose ou de parasitisme, ils font cohabiter des temporalités très disparates comme celle des bactéries qui constituent le microbiote de chaque individu humain. Les phénomènes de symbiose suggèrent que l'évolution réutilise des modules préexistants, en incorporant le système génétique de microbes dans les cellules végétales et animales, au lieu de réinventer à partir de rien. En faisant ainsi coexister et coévoluer des organismes très éloignés dans l'évolution, les microbes remettent radicalement en question l'unidirectionnalité du temps phylogénétique vers des niveaux d'organisation de plus en plus complexes. La lignée verticale de la transmission des gènes le long de l'arbre généalogique croise une autre temporalité, horizontale, qui se dessine par contact ou contagion. En outre, du fait de cette capacité de contagion, microbes et virus interfèrent avec l'histoire politique et culturelle. Ils sont capables de décimer des populations entières, voire de participer à l'extinction de grandes civilisations. Celle de l'Empire romain par exemple donne peut éclairer la crise sanitaire que nous traversons. Les grandes routes terrestres et maritimes qui sillonnaient l'Empire d'Orient et d'Occident ont été empruntées aussi bien par les commerçants, les soldats, les idées et les biens que par les virus. L'historien Kyle Harper repère trois grandes pandémies qui ont sévi sur l'Empire tardif. En 165 apr. J.-C. la « peste antonine » (probablement la variole) cause environ sept millions de victimes sans altérer vraiment la prospérité de l'Empire. En 249 apr. J.-C., un agent pathogène inconnu balaye tous les territoires sous domination romaine. Enfin, vers 541, une grande pandémie de peste causée par le bacille *Yersinia pestis* sévit pendant deux siècles sur l'Empire d'Orient et précipite sa fin.

Il ne suffit donc pas d'en découdre avec la modernité et l'ambition de se rendre « comme maîtres et possesseurs de la nature ». Il faut en outre chambouler notre ontologie, repenser la hiérarchie spontanée qui nous place au centre du monde, à la pointe de la flèche du temps. Non, nous ne sommes pas en guerre. Nous sommes en apprentissage d'un mode d'existence attentif aux êtres infimes – virus, bactéries, plantes, insectes et autres – qui peuplent la planète. Ces êtres que l'on tient pour « nuisibles » ou indésirables ont leur temps propre, leur programme à eux, leur droit à l'existence. L'enjeu est d'apprendre à composer avec leur temps propre. Oui, rien ne sera plus comme avant : il va falloir changer nos modes de vie, renoncer aux voyages au long cours du tourisme de masse, intégrer des gestes barrières dans nos sorties de groupe. Le coronavirus nous oblige à faire l'expérience de l'altérité. On va apprendre à faire cohabiter le tempo fulgurant des êtres qui prospèrent par contagion avec les battements du temps politique, du temps économique, de la vie sociale comme avec le temps de nos projets individuels. Paradoxalement le confinement chez soi est le signal de la fin de l'entre-soi des humains qui croient s'émanciper de la nature et creuser la distance avec les autres vivants. Si guerre il y a, c'est donc une guerre longue comme la guerre de cent ans contre nos préjugés anthropocentriques, contre le prépensé de la flèche du temps.

Bernadette Bensaude-Vincent
 Université Paris 1 Panthéon Sorbonne.
 bensaudevincent@gmail.com

¹² Debus, A. G. (1993). Paracelsus and the Medical Revolution of the Renaissance; A 500th Anniversary Celebration. (In A. G. Debus (Ed.), Paracelsus, Five Hundred Years; Three American Exhibits (p. 3). Washington, DC: National Library of Medicine).

¹³ John L. Austin, *How to Do Things with Words*. Oxford: Clarendon Press, 1962. George Lakoff, M. Johnson, *Metaphors we live by*. Chicago: University of Chicago Press, 1980.

¹⁴ <https://www.imperial.ac.uk/media/imperial-college/medicine/sph/ide/gida-fellowships/Imperial-College-COVID19-NPI-modelling-16-03-2020.pdf> ; accédé le 24 mars 2020

¹⁵ Frédéric Keck, *Les Sentinelles des pandémies. Chasseurs de virus et observateurs d'oiseaux aux frontières de la Chine*, Paris, Zones sensibles, à paraître. voir «Les chauves-souris et les pangolins se révoltent», *Médiapart* 20 mars 2020

¹⁶ Philippe Sansonetti, « Covid-19, chronique d'une émergence annoncée », *La vie des idées*, 19 mars 2020.

¹⁷ Cette expression inspirée du concept de « violence structurelle » forgé par J. Galtung (« Violence, peace, and peace research ». *Journal of Peace Research* 6 (3) (1969:167–91) à propos des inégalités sociales) est repris par Rob Nixon pour qualifier la violence de la pollution en particulier dans les pays pauvres où atterissent les déchets des pays riches. Il la définit comme « une violence à action destructive différée, dispersée dans le temps et dans l'espace, une violence d'usure qui n'a rien de la violence typique » (p. 2)

¹⁸ Freud S. « Une difficulté de la psychanalyse » (1917). In : *Œuvres complètes - Psychanalyse vol. XV*. Paris : PUF; 1996. p. 43-51. Rappelons que la première

¹⁹ TEK4 life, « quand un virus provoque le 'reset' du monde'

²⁰ Nicole Aubert, *Le culte de l'urgence. La société malade du temps*, Paris, Champs essais, 2009. *La recherche du temps : individus hyperconnectés, société accélérée*, Paris, érès, 2018. Cédric Lagaudré, *L'actualité pure, essai sur le temps paralysé*, Paris, PUF, 2009. Harmut Rosa H. *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, éd la découverte, 2010. Judy Wajcman, *Pressed*

for Time: The Acceleration of Life in Digital Capitalism, University of Chicago Press, 2014

²¹ Bernadette Bensaude-Vincent, « Slow-fast : un faux débat ? », *Natures, Sciences et Sociétés*, 22/3 (2014) : 254-261.

²² Kyle Harper, *The Fate of Rome*, Princeton : Princeton University Press, 2017. Tr. fr. par Philippe Pignarre, *Comment l'Empire romain s'est effondré. Le climat, les maladies et la chute de Rome*, Paris, la découverte, 2019.

Science, pouvoir et opinions face à la pandémie

Bernadette Bensaude-Vincent

La pandémie actuelle redistribue les rapports entre science et pouvoir. C'est au nom de la science, que le Président de la République a choisi de justifier les mesures strictes de confinement et l'arrêt des activités. Le 12 mars 2020 il créait le Conseil Scientifique COVID19 présidé par le Pr. Delfraissy dont il déclarait suivre les avis. Deux semaines après, il mettait en place le Care, (Comité d'analyse recherche expertise) présidé par la prix Nobel et virologue, Françoise Barré-Sinoussi afin d'éclairer les ministres de la Santé et de la Recherche sur les décisions scientifiques et médicales à prendre face à la pandémie du Covid-19. Certes cette alliance étroite entre la science et le pouvoir s'inscrit dans la tradition républicaine française. Elle remonte à la fin du XIX^e siècle, quand le gouvernement de la Troisième République faisait front avec les savants comme Marcellin Berthelot par exemple contre la réaction cléricale qui proclamait « la banqueroute de la science ».

Mais cette nouvelle alliance entre science et pouvoir s'inscrit dans un contexte où l'appel à l'autorité de la parole scientifique a peu de chance d'apporter des solutions et d'apparaître comme légitime aux yeux de l'opinion publique. Les controverses se multiplient au sujet des traitements comme des mesures de confinement. Quand on en vient à évaluer la validité d'un médicament comme la chloroquine par sondage d'opinion, force est de reconnaître que la science n'est pas vraiment la vedette du COVID-19. Mais quel peut être alors le rôle de l'opinion ou plutôt des opinions dans cette affaire ?

Un intrus

Premièrement ce n'est pas l'autorité scientifique qui a réussi à stopper la machine économique et à suspendre le jeu démocratique. C'est un modeste virus, inconnu au bataillon il y a encore quelques mois, qui accomplit cette prouesse. Non, ce n'est pas la raison scientifique qui triomphe de la logique économique néolibérale.

Ce coup d'arrêt résulte bien plutôt d'une épreuve de force entre deux champions de la mondialisation. Car le corona virus, comme tous les virus passés et à venir, est plus fort que les lois du marché au jeu de la mondialisation. Il circule comme les marchandises, et il impose son rythme de développement avec des courbes de croissance exponentielle qui font pâlir le prestige des courbes de la pseudo loi de Moore²³ et de ses avatars qui provoquent l'accélération des innovations avec obsolescence du matériel informatique depuis un demi-siècle. Le coronavirus bat les humains au jeu de la globalisation. Il offre un exemple parfait de ce que Michel Serres appelait un « objet-monde », c'est à dire un objet qui ne se laisse pas aisément cerner, contrôler, enfermer dans un local

²³ Gordon E. Moore, l'un des fondateurs de l'entreprise Intel remarque en 1965 que le nombre de composants des circuits intégrés a été approximativement multiplié par deux chaque année depuis 1958. Et il annonce que cette tendance se maintiendra au moins jusqu'en 1975. Or cette prévision, reformulée de diverses manières, a fonctionné comme prophétie autoréalisatrice et fonctionne toujours comme telle quarante ans après, puisque certains clament même qu'on va vers du « *more than Moore* » ?

parce qu'il a un rayon d'action global. Ces objets là défient savoirs et pouvoirs. Ils s'imposent par leur force. Si les épidémiologistes et médecins retrouvent un peu de visibilité dans la sphère politique, c'est dans la mesure où ils sont les interprètes des virus, de cette foule de parasites longtemps méprisés, qui ont néanmoins la capacité de défaire les empires, comme ce fut le cas dans les Amériques à partir de 1500.

Une science en perte d'autorité

L'humiliation que ce virus semble imposer à la raison scientifique et technique intervient dans un contexte où la parole scientifique est en perte d'autorité. En effet, l'autorité de l'expert repose sur le postulat de l'indépendance de la connaissance scientifique à l'égard des intérêts locaux, politiques, économiques, religieux... La vérité scientifique est régie par ses propres principes de scientificité, clairement établis depuis la création des académies au XVII^e siècle avec son propre tribunal de pairs. Cette autonomie par rapport à toutes les formes de pouvoir en place garantit l'universalité de la parole scientifique qui transcende les frontières et les jeux de pouvoir.

Or, l'autorité prêtée à la science repose sur une vision idéale du fonctionnement de la science, qui méconnaît les conditions concrètes de la recherche. Car les scientifiques ne furent jamais indépendants à l'égard des pouvoirs. C'est patent depuis le projet Manhattan, la conquête spatiale, les biotechnologies et nanotechnologies. Il est aussi manifeste que les scientifiques ne sont pas désintéressés. Ils n'obtiennent les crédits nécessaires à leurs recherches qu'en se déclarant explicitement au service des intérêts environnementaux ou sanitaires, militaires ou économiques.

Ce régime de recherche, que l'on dénomme « technoscientifique », est la source de la défiance du public à l'égard de la parole des experts qui alimente le

climato-scepticisme ou les campagnes contre les vaccinations. Un quart des Français, titrait *Le Point*, pensent que le coronavirus a été fabriqué en laboratoire pour des besoins de recherche. D'autres sombrent carrément dans le délire conspirationniste.

La perte d'autorité de la parole scientifique, qualifiée parfois de « mouvement antiscience », repose en fait sur un doute justifié qui oblige les scientifiques à réviser leur éthique et à renforcer leurs règles de fonctionnement avec déclarations d'intérêt, transparence sur les sources de financement, etc.. Il est clair désormais, aux yeux de tous, que les chercheurs défendent eux aussi leurs intérêts et leurs valeurs, que ce soit la vérité, l'utilité, la santé, l'avancement des connaissances, ou leur carrière. Ces intérêts sont parfois difficilement compatibles avec le devoir de scepticisme organisé qui reste l'un des grands principes de l'ethos scientifique. S'ensuivent des controverses salutaires entre scientifiques. Mais ces controverses parfois lourdement chargées d'enjeux politiques comme on l'a vu à propos des publications de Didier Raoult sur les effets thérapeutiques de la chloroquine, ne contribuent guère à inspirer la confiance dans la science.

Des scientifiques en position difficile

Une autre raison vient compliquer les relations actuelles entre science et pouvoir. Les scientifiques ont acquis une capacité de prévision grâce à leurs outils d'analyse, de modélisation et de simulation. Mais cette anticipation sur l'avenir donne aussi à la parole des scientifiques le poids des prophéties. Cela les place dans la position inconfortable d'agir comme lanceurs d'alerte qui les met en porte-à-faux vis à vis des pouvoirs de décision politique. Témoin, le triste destin du médecin chinois lanceur d'alerte sur le coronavirus, qui a été réduit au silence, puis victime de l'épidémie avant

d'être célébré aujourd'hui comme un héros national.

De plus, l'émergence du coronavirus bouscule le régime de temporalité propre à la recherche scientifique. Les travaux sur son mode d'insertion dans les cellules, sur les molécules susceptibles de neutraliser son action exigent de nombreuses expériences à confirmer, répéter pour les valider. Les manipulations en laboratoire prennent des semaines, des mois auxquels s'ajoutent les délais des revues par les pairs exigées avant toute publication des résultats. Le décalage entre le tempo lent de la recherche scientifique et l'urgence médicale est encore plus aigu dans le cas des tests cliniques qui exigent plusieurs phases dûment contrôlées avant d'obtenir l'autorisation des agences nationales de réglementation. Bref, la recherche se trouve bousculée, en position vulnérable, au moment où l'on attend beaucoup d'elle.

Plus inconfortable encore est le régime d'incertitude dans lequel se trouvent les experts, sommés de « dire le vrai au pouvoir » selon la fonction traditionnellement attribuée aux experts, alors qu'ils ne savent presque rien sur le Covid-19. S'il est vrai que les méthodes de séquençage ont permis l'identification très rapide du virus, son comportement, la période de contagiosité, la durée de l'immunité... Restent énigmatiques. En se transmettant inexorablement de la Chine à l'Europe et au Moyen-Orient puis à l'Amérique et bientôt à l'Afrique le coronavirus crée non seulement une crise mondiale, il transforme le monde en un vaste laboratoire. Tous les pays cherchent à comprendre comment il fonctionne, comment il se transmet, comment on peut l'inhiber, le contrôler, comment on s'immunise contre, ou prévient l'infection. Chaque pays, chaque région devient un échantillon ou une cohorte de cas avec des paramètres variables

(mesures de confinement, tests précoces) qui pourront permettre des comparaisons. Dans ce processus mondial d'apprentissage du contrôle des virus, tous les humains infectés ou pas, traités ou pas, vivants ou morts, deviennent de fait des *objets* d'expérience, de tests ou d'essais cliniques, des données statistiques. En attendant les résultats produits par ce laboratoire-monde, on est en pleine incertitude : il faut avoir l'humilité de le reconnaître, de le dire aux politiques et au public. C'est pourquoi il est peu opportun de prétendre gouverner « au nom de la science » de prendre des mesures liberticides, impopulaires en s'abritant derrière un comité d'experts.

L'opinion comme savoir pratique

Enfin gouverner au nom de la science, c'est faire taire l'opinion publique, seule autorité légitime dans une démocratie. Aujourd'hui, l'opinion se trouve réduite au silence, soumise aux injonctions « restez chez vous ». Assignée à résidence, sommée d'écouter et d'obéir aux experts ... pour son bien, pour sa sécurité. Cette attitude infantilisante à l'égard de l'opinion publique rappelle celle qui prévalut au XX^e siècle quand philosophes et savants ne voyaient qu'un fossé entre savants et ignorants, un fossé grandissant à mesure des progrès de la science, condamnant « le profane » à vivre sous tutelle.

Certes le partage antique entre science et opinion (*doxa*) fonde une hiérarchie dans l'ordre de la connaissance : l'opinion est un savoir inférieur qui ne peut produire son titre à la vérité. Mais cela n'implique pas une hiérarchie politique. C'est plutôt une division du travail qui devait s'établir dans la cité : aux uns le soin de la vérité, aux autres celui des affaires. Les Anciens, dans leur grande sagesse, reconnaissaient la *doxa* comme une forme de connaissance, terre à terre, pragmatique. Loin d'attribuer au philosophe le soin de conseiller le pouvoir, Aristote reconnaissait à l'opinion une valeur

pratique, au point d'en faire une vertu propre aux citoyens. Ainsi, l'opinion est-elle reconnue comme un savoir légitime dans la sphère de l'action et non comme un défaut de savoir qui obligerait les citoyens à vivre sous tutelle des experts.

Les controverses suscitées par l'affaire du sang contaminé, les retombées de Tchernobyl... ont montré que l'opinion ne se laisse pas réduire au silence, ni à la passivité. Le mouvement de science citoyenne a réhabilité la figure de l'opinion publique éclairée et rendu caduque, périmée, l'image d'un public passif et crédule. L'idée de créer des forums de discussion lancée par le philosophe Habermas dans les années 1960 s'est concrétisée sous diverses formes : conférences de consensus, cafés des sciences, *focus groups*... Les technosciences offrent une prise à la société civile pour intervenir d'autant plus qu'elles ont un impact direct sur la vie quotidienne des citoyens. Elles relèguent peu à peu dans le passé la vision du public comme une masse d'ignorants, irrationnels, aisément manipulables, tandis que les pratiques d'expertise plurielle et non limitée aux savoirs académiques commencent à se répandre.

Pour un forum hybride virtuel

D'où le danger que constitue pour la démocratie la mise sous tutelle de l'opinion qui a été imposée avec la pandémie de COVID-19. Certes les radios comme France Inter se donnent beaucoup de mal pour se mettre à l'écoute du public. Mais les témoignages ou les questions soulevées par les auditeurs dans « Le téléphone sonne » ne constituent en rien un espace de délibération publique. Comme le disait Coluche c'est « une démocratie de cause toujours » Face à l'émergence de nouveaux virus, face à l'incertitude, les prises de décision sont extrêmement difficiles à légitimer et prêtent toujours à controverse. Aussi recourir aux opinions, et décider sur la base d'une expertise plurielle s'impose

plus que jamais. Les mesures anti-transmission actuelles sont salvatrices mais elles imposent des choix sociaux, éthiques et politiques qui débordent le savoir des médecins et scientifiques, ou de quelques experts éclairés. Quand et comment sortir du confinement ? Ces décisions font appel aux savoirs des virologues, aux modèles épidémiologiques, aux recherches en immunologie, aux conseils d'experts anthropologues et sociologues, d'économistes comportementaux et de psychiatres. Mais ces décisions exigent aussi les savoirs de terrain des organisations professionnelles, des travailleurs sociaux, des associations caritatives... tous acteurs capables d'évaluer les dommages sociaux, psychologiques, économiques des semaines de confinement.

C'est pourquoi la gestion de cette crise appelle la mise en place d'un forum hybride – virtuel bien entendu ! - entre les organisations de la société civile et des pôles d'expertise biomédicale, économique, juridique, sociale et psychosociale.... Chaque secteur, chaque territoire dispose d'une expérience de terrain irremplaçable pour gérer la situation de manière optimale, ou du moins tenter de limiter les dégâts. Ces acteurs de terrain sont en outre capables d'avancer des solutions pratiques peu coûteuses à mettre en œuvre parce que *low-tech* alors que les experts n'envisagent que des solutions *high-tech* et coûteuses dont certaines comme le traçage par *smartphones* par exemple heurtent les principes démocratiques. Dès lors, il importe de croiser ces savoirs avec les savoirs académiques, de les faire dialoguer, s'entre-écouter, pour découvrir ou approfondir les diverses facettes de la situation pour préparer le déconfinement et la société de demain.

Il appartient au pouvoir de mobiliser science et opinions pour co-construire les

connaissances et la société de l'après-COVID.

Bernadette Bensaude-Vincent
philosophe
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Note sur les résultats des élections municipales à Rueil-Malmaison – Mars 2020 (1^e tour)

(Sources : tableaux ci-joints 20 Avril 2020)

Faits marquants

Lucila Jallade

jallade@club-internet.fr

Rappel du contexte.

La Section PS de Rueil a décidé de faire partie intégrante d'une liste citoyenne d'union avec des partenaires de gauche (UCES) pour les Municipales 2020. Les cinq partis membres de l'Union Citoyenne Ecologiste et Solidaire -- Verts, PS, PC, LFI, Générations -- sont représentés en nombre égal dans les 5 premiers postes éligibles, avec un membre des Verts comme tête de liste et une militante PS en 2^e place. Cette décision s'est faite dans le contexte d'une part, de la division du PS lors des primaires menant à son échec lors des élections présidentielles de 2017 et d'autre part, à l'affaiblissement souffert par la section du fait du décès de 3 élus municipaux et du départ de jeunes militants ainsi que de la diminution du nombre d'adhérents.

Un faible score de l'UCES au 1^e tour des municipales 2020

Le score de l'UCES au 1^e tour, 24,1% des suffrages, est clairement faible comparé aux résultats historiques des municipales à Rueil (données 1995-2014) : la gauche y a obtenu des scores de l'ordre de 24,2 % (2014) à 28,5 % (2001).

Quelques causes possibles

La faible participation ? (35,2% ou environ 20 points en dessous des % habituels -- coronavirus).

Ce facteur a été probablement défavorable au maire sortant PO/LR (du fait de la faible participation des personnes âgées), mais peut-être aussi à la gauche (faible participation des quartier plus défavorisés ?). A vérifier chiffres à l'appui.

La percée de la liste citoyenne « Un Rueil meilleur est possible » ?

Le 7,1% de suffrages obtenu par cette liste est un résultat très considérable : trois fois plus que celui de la liste non encarté présente en 2014 (2,5%, Animaliste, cas unique dans la période).

« *Un Rueil Meilleur ...* » a clairement attiré des électeurs qui potentiellement aurait voté à gauche : additionné au vote de la gauche, son score ramène le « poids » du total de suffrages hors droite et centre à 28,4%, soit sa valeur « normale » historique (par rapport au poids de l'ensemble droite (D), + droite dissidente (DD) et centre (C) = 71,6% en 2020 - variant entre 71,5 et 74,1% dans la période).

Cette liste, menée par un journaliste et propriétaire-animateur du bar « Le Passage », relativement populaire parmi

des jeunes, aurait réussi à attirer des populations à la recherche de formes d'expression « non encartées » ou ne se sentant pas représentées dans l'offre politique présentée. Pour certains, cette liste serait essentiellement protestataire, sans avancer des propositions. Cependant pratiquement inconnue et avec de faibles moyens, la présentation de son programme s'est révélée attirante: le titre est bien trouvé pour contrecarrer l'opinion assez généralisée de que tout va bien à Rueil et le style est plutôt sympathique.

Le vote des électeurs LRM/MODEM ?

N'ayant pas présenté une liste propre, il est difficile de savoir comment ont voté ces électeurs (34% aux présidentielles, 50,6% aux législatives 2017). Ils ont très probablement contribué fortement au bon score de la liste DD de François Jeanmaire (22%). Cependant, ceci n'a pas suffi à compenser un score « médiocre » de PO (qui n'arrive pas au 50%). En outre l'ensemble de D+DD n'est pas « au top » (71,6 vs 73,8 % en 2014). Y- a-t-il eu d'anciens électeurs Modem ou PS ayant voté LRM qui se sont abstenus ou qui ont voté pour « *Un Rueil meilleur...* » ?

Le profil UCES vs profil du corps électoral ?

Certains pensent que le programme présenté par l'UCES serait idéologiquement en décalage par rapport aux attentes d'une partie de l'électorat votant à gauche (ou potentiellement pouvant le faire), notamment le cœur de la base électorale traditionnelle du PS à Rueil. Le programme UCES aurait d'une part, un profil trop peu social /trop ciblé écologiste (avec des propositions trop pointues et schématiques qui seraient en dehors des priorités de cet électoral) et d'autre part, trop connoté extrême gauche, laquelle est relativement peu représentée politiquement ou de manière intermittente, dans l'électorat rueillois. Malgré une

participation régulière et responsable de ses militants, le poids du PS s'est vu quelques peu dilué dans le processus assez complexe utilisé pour rédiger le programme.

La campagne, bonne ou mauvaise ?

Certains considèrent que la campagne a été bonne. Il faut reconnaître que elle a été innovatrice dans ses méthodes, notamment dans ses efforts pour consulter la population, amener des conférenciers extérieurs expérimentés avec un afflux considérable de public. Les volets traditionnels des campagnes électorales (affichage notamment) ont laissé beaucoup à désirer ainsi que son timing de lancement un peu tardif. Vincent Poizat a commencé à signaler, avec raison, des faiblesses, évoquant notamment celle de ne pas avoir assez touché de public en dehors de celui déjà conquis. Ceci me paraît assez vrai en ce qui concerne l'électorat PS ayant « abandonné » le parti lors de présidentielles 2017.

Un plafond de verre pour la gauche aux municipales ?

Durant de longues années, la gauche, le PS en particulier, a milité activement à Rueil et a obtenu des résultats « honorables », aux élections municipales sans jamais réussir à atteindre 30 % des suffrages (28,5%, le plus élevé, en 2001). Mais sa performance est bien meilleure dans d'autres élections: elle approche ou dépasse 43% au 2^e tour de la Présidentielle Hollande et 40,4 % aux législatives Rocheron en 2012 ; et 45% aux régionales de 2010, avec Huchon.

Les municipales représentent donc une élection clairement distincte pour les électeurs, dans la quelle certains électeurs « de gauche » voteraient pour le sortant de droite ou son dissident. La prime au maire sortant est un facteur très connu qui joue partout. Il faudrait voir si cet effet

disparaîtrait avec le ou la successeur de PO.

Peut on parler donc d'un plafond de verre pour la gauche aux municipales à Rueil ?
Quelles possibilités de développement futur ?

Rueil-Malmaison - Elections MUNICIPALES - Résultats 1995 à 2020 - Sources: Min. de l'intérieur et Mairie de R-M (sources web ou dossiers BR ou JMC)

Année	1er Tour en %																2e Tour													
	Droite		D D		Soust. D & DD	FN & appar	Centre		Soust. D DD & C	Listes de gauche	PS		PCF(&PG)		Verts		Soust. Gauche	Autres listes		Soustot G&autres	Total 1e	Vot ants	D	Diss	Soust. &DD	PS	V	Total G	Total 2e	
	%	%	%	%			%	Candid/ ou tête de liste			%	Candid	%	Candidt ou tête deliste	%	Candidat		%	%											%
1995	JB							73,2	PS/PC	Favennec	26,8						26,8			26,8	100	57,7								
2001	JB	39,7	T S 19,9	59,6		Dkuss	12,0	71,5	PS/PC/MDC	Favennec	17,5		Plain	11,1			28,5			28,5	100	56,5	42,9	31,5	74,4	17,1	8,6	25,6	100	
2008	PO	59,8		59,8			14,3	74,1	PS/V/PC	Rocheron	25,9						25,9			25,9	100	55,1								
Moy		49,7		59,7			13,1	72,8	Moy		23,4						27,1			27,1	100									
2014	PO	56,6	FJ 17,2	73,8				73,8	separées	Rocheron	13,8	Richer 4,6	Poizat 5,8				24,2	Berthaud 2,5		26,7	100	54,4								
Moy																														
2020	PO	49,3	FJ 22	71,6				71,6	V/PS/I/PC/G				Poizat 21,4				21,4	R Meilleur 7,1		28,4	100	35,2								
Moy																														

DD droite dissidente

.....

Rueil -Malmaison - Elections autres que municipales - Quelques résultats 1998 - 2019

Elections	1er Tour							2ème Tour				
	Droite	FN & appar	Modem LRM	Gauche	dont PS	Autres	Total	UMP LR	FN	LRM	G	Total
President. 2002	33,2	13,5	13,4	38,3	15,6	1,1	100	88,6	11,4			100
2007	42,8	5,3	23,6	27,8	21,6	0,5	100	61,3			38,7	100
2012	40,1	8,6	12,9	38,3	27,0	0,3	100	56,8			43,2	100
2017	32,6	10,8	34,18	20,7	6,0	1,3	100		14,5	85,5		100
Regionales 1998	56,5	12,1		31,4	28,5		100	Pas 2e tour				
2004	54,5	9,6		35,9	27,2		100	52,7	7,1		40,2	100
2010	43,1	6,9	4,7	42,86	20,0	2,4	100	55,0			45,0	100
2015	44,1	18,5		32,41	21,5	5,1	100	57,7	8,7		33,6	100
Legislat. 2002	60,2	6,7		31,2	21,5	1,9	100	64,9			35,1	100
2007	58,2	2,9	12,2	25,7	17,5	1,1	100	Pas 2e tour				
2012	52,8	6,8	3,6	35,6	31,8	1,2	100			59,6	40,4	100
2017	24,7	5,9	50,6	16,9	??	2,0	100	38,9		61,1		100

Europeen. 2019	D & CD	FN& app	D,C, FN	LRM	Listes EU	LRM & europ.	V&app.	PS& app.	INS	V & G	Autres	TOTAL
	12,9	12,0	24,8	38,2	4,7	42,9	24,7	2,5	3,3	30,5	1,7	100

Sources: Elaboration propre sur chiffres du Ministère de l'Intérieur, Mairie de Rueil Malmaison (et tableaux bruts de B Rocheron (?) et J M Cahut (2014))